# Merlin : visionnaire ou faussaire ?

Très tôt déjà la figure de Merlin a paru ambivalente. Même l'« épithète de nature » qu'on lui accole d'habitude : *Merlin-l'Enchanteur* – plutôt que *Merlin-le-Devin* ou *Merlin-le-Prophète* – insinue quelque indécision : ces enchantements qui troublent le cours normal des choses, sont-ils bénéfices ou maléfices ? Émanent-ils d'un visionnaire ? Ou d'un faussaire ? Visionnaire ou faussaire ? telles seront les deux parties de cette intervention.

## I. Le visionnaire

Pour retrouver une image plus authentique du grand Mage des Celtes sans doute faut-il remonter aux textes primitifs. Très tôt Merlin révèle sa faculté de deviner, de dévoiler le vrai.

1. Cela commence dès *Le Procès de sa mère*. – *Robert de Boron* avait partagé les dons de son *Merlin* (circa 1210) entre une faculté de voir le passé héritée de son père « Démon » [1] et le pouvoir de deviner l'avenir conféré par Dieu. Sa mère ne dénonçait pas qui était le père de l'enfant. On lui fit un procès ; on allait la brûler. Alors l'enfant prodigieux intervint ; il dit au juge : *Ce ne sera mie si tost que ma mere soit arse.* Car, tout jeune encore – il n'avait que dix-huit mois ; on le portait encore dans les bras – Merlin voit déjà la faute de la mère du juge. Il dit à celui-ci *Je connois miels mon*

1 — Marike Van der Lugt a récemment réexaminé les fondements scholastiques de cette conception diabolique de Merlin dans « In bed met de duivel. Scolastici over de voortplanting door demonen » (Au lit avec le diable. Les Scholastiques au sujet de la procréation par les démons), dans la revue neerlandaise *Madoc*, 2001, n°15, pp. 66-73.

Voir aussi, pour la discussion au moyen âge sur les incubes et succubes, l'article de Claude Thomasset : « Les Démons. Des encyclopédies méiévales aux croyances populaires », in : *Iris*, Grenoble, 2003, n°25.

*pere que tu ne fesis onques le tien.* (« Je sais mieux qui est mon père que toi le tien »). Et au juge il propose ce marché : « Moi, je te dévoile le secret de ta propre naissance, et toi, juge, tu acquittes ma mère ». Merlin révèle alors que le juge est né de l'adultère de sa mère avec son curé. Cette mère convoquée, Merlin la confond en lui rapportant l'entretien secret qu'elle vient d'avoir avec son amant. Le juge conclura : « que tous sachent que jamais ils ne verront plus sage créature » que Merlin. Ainsi fut acquittée la mère de Merlin. Le curé-amant effrayé s'enfuit et, poussé par le diable, s'en ira se noyer (*Le Roman du Graal*, Union génér. d'édition, 1981, » 10/18 » n°1412, « Bibliothèque médiévale », pp. 95-102 ; *Merlin*, Garnier-Flammarion, 1994, « GF » n°829, §§ 12-15, pp. 43-51).

Le roman français révélait donc ainsi le précoce don de voyance de Merlin capable de pénétrer le passé et d'y découvrir les événements advenus.

2. Avant Robert de Boron, le Gallois *Geoffroy de Monmouth* avait, dans son *Historia Regum Britanniae* (1136) repris à l'*Historia Brittonum* de Nennius (Sautron, éd. du Pontig, 1999), datée d'environ 800 (§§ 40-2), l'épisode de la *Tour croulante de Vortigern.*

Le roi Vortegirn (Guorthigirnus chez Nennius) avait dû céder toutes ses forteresses aux Saxons d'Hengist et s'était réfugié en Cambrie, au Pays de Galles. Ses mages consultés lui conseillèrent de se protéger à l'intérieur d'une tour très solide. Il entreprit de l'ériger sur le mont Erir. Mais chaque jour le travail du jour se voyait englouti. À nouveau consultés, les mages lui conseillèrent alors d'arroser le ciment des fondations avec le sang d'un « enfant sans père ». Vortegirn envoya donc des messagers en quête d'un tel enfant (trad. L. Mathey-Maille, Belles Lettres, 1993, « La Roue à Livres », §§ 105-6, pp. 153-4).

Ceux-ci trouvèrent à Kaermerdin Ambroise-Merlin (l'Emrys Guledic de Nennius) qu'un camarade, Dinabut, traitait d'« enfant sans père ». Aussi envoya-t-on l'enfant et sa mère auprès du roi. Mais, par ses dons de vision, et rivalisant avec les mages du roi, Merlin va lui révéler pourquoi à chaque fois s'écroule sa tour : parce que les fondations reposent sur un étang qui fragilise le terrain. Et sous l'étang dorment deux dragons. De fait, on creuse, on trouve l'étang, on trouve les dragons ; ils se battent entre eux, et le dragon blanc vainc le dragon rouge (§§ 111-2, pp. 158-9).

– Oui ! Mais que signifie cette lutte, s'interroge Vortegirn ? Alors, passant du passé au futur, dans une longue prophétie de plus de vingt pages, tournant parfois aux vaticinations obscures à

la Nostradamus (§§ 112-7, pp. 158-173), Merlin prédit le malheur des Bretons (que symbolise le dragon rouge) qu'opprimeront les Saxons (symbole : le dragon blanc). Il prédit aussi la ruine du roi usurpateur : « Déjà débarquent Aurèle Ambroise et Uther, héritiers légitimes du roi Constant assassiné (§ 96, p. 140)... Et toi-même Vortegirn, mourras brûlé, enfermé dans ta forteresse en feu ». – Oracles qui se réaliseront : Merlin de nouveau avait vu juste (§§ 118-9, pp. 174, 176).

3. Plus tard *Robert de Boron* en rajoutera dans les « voyances » de son *Merlin*. Merlin *sait* d'avance que les messagers arrivent ; il *sait* qu'ils cherchent un « enfant sans père » ; exprès il s'arrange pour se faire traiter d'« enfant sans père » par un camarade pour attirer sur lui leur attention ; lui-même leur annonce la mission dont ils sont chargés : le tuer pour ramener son sang au roi « Vertigier ». – Et pourquoi ? Parce que les astrologues ont prétendu qu'il fallait un tel sang pour cimenter la tour que le roi construit, mais qui croule !

Si bien que, devant tant de « sagesse », de science, au lieu de l'occire selon les ordres reçus, les messagers accepteront de le mener au roi (GF n°829, § 21-2, pp. 63-6). Au roi il précisera que si ses mages lui ont conseillé de ramener le sang d'un enfant sans père, ce n'est nullement parce qu'il faut un tel sang pour raffermir le fort, mais parce qu'ils avaient vu, chacun de son côté, qu'un enfant sans père risquait de causer leur mort. Enfin si la tour s'effondre, ce n'est plus parce que l'étang souterrain fragilise le sol, c'est parce que, quand cette grande nappe d'eau pèse trop sur eux, les dragons aveugles endormis, un blanc et un roux, se réveillent et se retournent si bien que ce sont eux qui font chavirer la tour (GF § 27-8, pp. 74-5).

4. *Les Prophéties de Merlin.* – *La Vita Merlini* de *Geoffroy de Monmouth* relate aussi d'autres prophéties de Merlin (1135, rééd. in : *Le Devin maudit*, Grenoble, Ellug, 1999).

– *La triple Prédiction.* – Le roi Rodarch enlevait délicatement, câlinement, une feuille d'arbre accrochée dans les cheveux de sa chère épouse Ganieda. Merlin rit. Car cette feuille lui dénonce qu'elle a trompé son époux : la feuille était venue dans ses cheveux pendant qu'elle s'unissait dans l'herbe avec son amant (vv. 258-61, 286-93). Mais la rusée Ganieda, sœur de Merlin, voulut ruiner cette accusation du Devin. Elle lui présenta un enfant sous trois déguisements différents et on demanda à Merlin de quelle mort chacun mourrait. Et Merlin prédit : d'abord qu'il mourra d'une chute : *de celsa rupe ruendo* (v. 311) ; puis qu'il mourra pendu : *succombet in arbore morti* (v. 321) ; enfin qu'il mourra

noyé : *morietur in ampne* (v. 338). Morts contradictoires ! C'est pourtant ce qui se réalisera : devenu adulte, l'enfant poursuivra un cerf ; son cheval glissera d'une falaise dans une rivière ; le cavalier restera accroché par le pied à un arbre par dessus le courant, tandis que sa tête plonge dans la rivière en contre-bas. Ainsi mourut-il à la fois et d'une chute, et par pendaison, et par noyade ! (vv. 391-415). En dépit des contradictions apparentes, le Mage avait deviné juste !

*Les Rires de Merlin.* – D'autres traits de voyance émaillent cette *Vita Merlini.* Ainsi un miséreux mendie des vêtements devant les portes de la ville alors qu'à ses pieds est enterré sous lui un magot de pièces d'argent (vv. 491-4 ; 508-14). On creusera là ; et on trouvera le trésor (vv. 530-2). Ainsi un jeune homme s'achète des pièces pour ressemeler plus tard ses chaussures neuves alors qu'il va bientôt se noyer (vv. 495-7). On ira au rivage ; et sur la plage on trouvera son corps rejeté par la mer (vv. 516-529 ; pp. 88-93).

Le *Merlin* de Robert de Boron garde le motif, mais en variant les visions de Merlin. D'une part un faux père qui pleure à l'enterrement de son faux fils, tandis que chante le vrai père du jeune homme : le prêtre qui mène le convoi funèbre... D'autre part, l'homme dont le Devin voit la mort prochaine achète de quoi réparer ses chaussures parce qu'il se prépare à effectuer un pèlerinage lointain. (10/18, pp. 121-4 ; GF §§ 24-5, pp. 69-71).

– Visions de Merlin qui, de nouveau, se vérifieront.

Une note de l'édition GF indique que le conte du ressemelage figurait déjà dans un récit talmudique concernant la construction du temple de Jérusalem, sans toutefois préciser quel récit. Quant au conte du convoi funèbre de l'enfant, il viendrait d'une légende hébraïque que reprendront encore les *Piacevoli Notte* (Venise, 1550) de Gian Francesco Staparola (IV, I).

On a beaucoup glosé autour du « rire » dont Merlin accompagne chaque fois ces découvertes. J'avoue n'y voir rien de bien étrange. C'est tout bonnement un homme qui s'amuse des ironies cocasses que ménage le destin : un faux père qui pleure son fils, alors que le vrai père chante ; un miséreux qui mendie l'aumône, assis sur un trésor ; à la veille de mourir, un homme qui achète des pièces pour le jour lointain où il aura à ressemeler ses souliers neufs ! J'ai exposé ailleurs que *le rire naît toujours du choc mental que produit le heurt entre deux visions concomitantes et contradictoires arrivant ensemble au cerveau et s'y télescopant, ce qui déclenche la secousse du rire.*

*

Toutefois, les rénovateurs modernes mettent un bémol à cette science de Merlin : elle n'est plus toujours sans défaut ; il ne voit plus toujours l'avenir. À côté de ce qu'il voit, il y a parfois ce qu'il ne voit pas. Ainsi pourquoi le *Merlin* de Stephen Lawhead favorise-t-il la rencontre d'Uther (qu'il n'aime pas) et d'Ygerne ? Il ne le sait pas. Il ne voit pas que ce lien absurde est nécessaire pour susciter la naissance d'Arthur. Ni ne voit non plus la périlleuse conception de Mordred ni n'entrevoit les manigances mortelles de Morgane, lui qui avait si bien décelé celles des mages de Vortigern.

– Est-ce l'esprit moderne qui mène à ces incohérences ?

## II. Le faussaire

On a parfois dénoncé en Merlin un *Aspect d'imposture.* Car si lui-même Merlin voit véritablement le Vrai, il est en même temps capable de faire voir aux autres le Faux. Ce qui explique un peu pourquoi, à ce point de vue du moins, le *Lancelot-Graal,* en forçant un peu la note, le qualifie d'être *decevanz et desleyoaus* (*Lancelot du Lac,* Livre de Poche n°4528, « Lettres gothiques », t. I, chap. VI, pp. 94-5).

1. Ainsi ses *propres Métamorphoses* :

Chez Geoffroy les métamorphoses successives de Merlin en oiseau, en loup, en cerf, marquaient les étapes initiatiques successives d'une catabase aux états inférieurs de l'être par les éléments de l'air et de la terre, avant une renaissance dans un état supérieur (Cf. notre communication « La Vita Merlini ou les Métamorphoses Merlin » in : *La Biographie au Moyen Âge, Bien dire et bien aprandre,* Lille III, 2002, n°20).

*Robert de Boron,* lui, exploitera tout autrement les métamorphoses du Mage. Certes, il est amusant parfois de voir de fins esprits échafauder gravement de savantes théories sur le personnage de l'homme « Blaise », sans laisser soupçonner que le visage de ce scribe n'est que le masque humain dissimulant le compagnon Loup, son vrai *alter ego,* soit une sorte de « loup-garou » inversé : non plus Homme se changeant en Loup, mais tout au contraire un Loup réincarné sous enveloppe humaine.

Par une sorte de compensation cachée de ces métamorphoses animales désormais refusées, Robert de Boron multipliera dans son *Merlin* les transformations humaines de son Enchanteur, qu'il exploite, disait-on, en un tout autre sens. Qu'on songe ainsi à toute cette longue scène de comédie que joue Merlin devant le roi Pandragon et son frère Uter :

Désireux de savoir comment prendre *li castiaus* (le château) d'Engis (Hengist), le roi Pandragon, sur le consel de ses barons, envoie des émissaires *querre li mieldres devins que onques fust veüs*, à savoir Merlin (10/18, p. 134 ; GF § 31, pp. 82-3).

Merlin le sait. Il pénètre en ville dans la maison des messagers sous les traits et avec les outils d'un sauvage *boskellons* (bûcheron) barbu, les *caviaus* (cheveux) hirsutes, les haillons lacérés (§ 32, p. 83). Il prétend connaître la demeure de Merlin et les prie d'annoncer au roi qu'il ne prendra le château qu'une fois Engis mort. Et si le roi veut trouver Merlin, qu'il vienne lui-même fouiller la forêt à sa recherche (§ 32, p. 84) !

Alors les messagers s'en vont *arriere* conter au roi ces *mervelles*. Les conseillers du roi supposent que ce rustre repoussant est le devin Merlin lui-même. Et le roi décide d'aller en personne explorer les forêts du Nortumbellande (rl > ll : assimilation des liquides ; § 32, pp. 84-5). Un de ses compagnons y rencontre un hideux gardien de bêtes qui ne veut parler qu'au roi, pourvu qu'il vienne lui-même (§ 33, pp. 85-6).

Le roi y va, rencontre l'inconnu, lui demande des *noveles* de Merlin, et l'inconnu lui dit qu'il ne trouvera Merlin que si celui-ci y consent. *Alès vos ent* dans une ville, Merlin ira vers vous.

Là arrive un homme *bien atorné, bien vestu et caucié* (BV-BC) qui lui dit que c'était Merlin qu'il vit en gardien des bêtes, et qui lui annonce de sa part la bonne nouvelle qu'Engis est mort (§ 33, pp. 85-7).

Il disparaît. Puis un jour, au retour de l'église, un bel homme bien vêtu et paré de noble apparence aborde le roi (§ 34, p. 87) : «Je suis ce Merlin que vous cherchez. C'était déjà moi le gardien des bêtes » (§ 34, pp. 88-9). *Sous la samblance d'un très viel home quenu* sage et respectable j'avais averti Uter qu'Engis viendrait pour l'assassiner ; Uter veilla ; si bien que ce fut lui qui occit Engis (§§ 35-6, pp. 89-91).

Sous cette apparence les compagnons du roi ne le reconnaissent pas ; il faut pour cela qu'il reprenne l'apparence sous laquelle ils l'avaient vu naguère (34, p. 88). (Pour tout ceci : 10/18, pp. 134-140).

Le roi Pandragon rejoint alors son frère Uter. Merlin annonce qu'il les rejoindra dans dix jours (§ 35, pp. 90-1). Le 10$^{e}$ jour ils l'attendent. En vain, leur semble-t-il. Car Merlin a décidé de *les divertir par des drôleries*.

A Uter il paraît sous les traits d'un serviteur « garçon de courses » à (son) amie (§ 37, p. 92). Déguisement sous lequel Uter ne le reconnaît pas ; mais bien quand il revient sous la forme du vieillard qui le sauva d'Engis. Uter sort chercher Pandragon, laps de temps pendant lequel Merlin se rechange en valet messager de l'amie, sans que les gardes aient vu nul entrer ni sortir (§ 37, p. 93).

Ahurissement d'Uter. Fou rire de Pandragon, qui perçoit la plaisanterie. Ils sortent, puis reviennent, pour retrouver cette fois le *viel preudome* !... Puis, de nouveau encore sous les traits du garçon courrier de l'amie. Et Uter *s'en mervella molt.*

Enfin, prêt à les aider, Merlin dévoile aux deux frères sa véritable identité sous ces multiples « semblances » (10/18, pp. 140-5 ; GF § 37-8, pp. 92-5).

Ces déguisements en série de Merlin ne tendent plus guère qu'à déboussoler les deux jeunes frères Uter et Pandragon, comme ils « tournebouleront » l'esprit d'autres interlocuteurs désorientés par ces camouflages. Et en même temps ces changements « à vue », loin de vouloir relater une initiation, ne visent plus qu'à réjouir le lecteur par le comique de ces mystifications. Transformations assez gratuites d'ailleurs : on n'en voit guère l'utilité. Le malheur c'est qu'elles contribueront à dévaluer la figure du Mage en celle d'un simple plaisantin[2].

2 — M^me^ Anne Berthelot, dans son riche article « Merlin magicien ? » a tenté intelligemment de retracer toute l'évolution du rôle magique de Merlin au fil des différents textes, notamment français, jusque dans le détail de chaque « opération » (*Senefiance* n°42, CUER-MA, Aix-en-Provence, 1999, pp. 53-64). Ces métamorphoses de Merlin dans le roman de Robert de Boron manifestent, dit-elle fort justement, « un goût gratuit pour la mascarade » (57).

Anne Berthelot pose fort bien la question : « où commence et où finit la magie ? » (62). La réponse différera selon Tel ou Tel autre. Pour notre part nous ne croyons pas qu'il faille distinguer, encore moins opposer, magie et science naturelle des « proprietates rerum » (64) ni magie et surnaturel féerique (54) : la Magie couvre à la fois tout cela.

Sinon, on en arrive à trop réduire l'aspect proprement magicien du personnage de Merlin. Il est vrai que le *corpus* envisagé se compose essentiellement de textes français, donc relativement tardifs par rapport à la légende originelle. Or certes, la figure du Merlin français s'éloigne notablement du caractère initial du Grand Mage gallois.

Il est évident qu'on ne peut écarter certaines opérations magiques parce que n'est pas donné le détail précis de l'intervention. Loin que ce silence trahisse un manque d'imagination de l'auteur, c'est la *nature* même de l'acte magique qui *impose* le secret. Il ne faut point s'attendre à ce que soit donnée la recette de quelles herbes infuser et quand et à quelles doses pour composer le philtre capable de transformer Uter en Gorlois ni que soit révélé le texte même des incantations proférées pour ériger Stonehenge. Si bien que M^me^ Berthelot confirme l'aspect magicien de Merlin quand elle le qualifie de « magicien éminemment discret », – comme il doit l'être. C'est ce que Alain Labbé appelle « l'énonciation minimale de la magie » (« Le dit et le non-dit des gestes... » in : *Le Geste au Moyen Âge*, Aix-en-Provence, *Senefiance* n°41). La perfidie de Viviane est là pour prouver à quel péril expose la révélation inconsidérée des mystères magiques.

Permettra-t-on une légère réserve quant à l'ironie voilée avec laquelle sont parfois évoquées les pratiques magiques, ce qui aux yeux de certains déforcerait le regard objectif qui doit être porté sur cet « art », parfois puissant, parfois même redoutable ? Citons ainsi : « La figure... du vates... contaminée par celle du magicien ou du praticien de l'art douteux de « nigremance » (61). Pourquoi « contaminé » ? pourquoi « douteux » ? Que, dans les sociétés traditionnelles, la magie ne soit pas toujours, hélas ! « le fruit d'une imagination délirante » (62), notre expérience de l'Afrique nous permet de témoigner que non.

Enfin, j'aime l'hypothèse que l'Homme sauvage que rencontre le Calogrenant d'Yvain pourrait incarner un des avatars de Merlin.

Si bien qu'au XVII^e siècle, le thème va dégénérer en illusionnisme facile de mystificateur, voire de prestidigitateur. Merlin devient une sorte de *deus ex machina* utile pour faciliter les dénouements par quelque tour de passe-passe (cf. notre ouvrage *Graal et Littérature d'aujourd'hui*, Rennes, 1998, p. 29).

De nos jours, le *Graal Fiction* de Florence Delay et Jacques Roubaud montre Merlin se changeant, de gamin de douze ans, en jeune homme pour courtiser Viviane (Gallimard, 1978, p. 26) ; ou encore en vieillard barbu aux yeux de Perceval (p. 29).

Dans leur *Joseph d'Arimathie* et *Merlin l'Enchanteur* (Gallimard, 1979), Merlin apparaît à Arthur sous l'apparence tantôt d'enfant de moins de six ans (pp. 140-1), tantôt de noble vieillard (pp. 141-2), ou en charpentier à Uterpendragon (p. 120), voire en chien venant du Vatican à Blaise de Northombrelande ! – qui ne s'en étonne guère (le Loup Blaise ne peut s'étonner du voisinage d'un chien...) (p. 119). Merlin n'est plus qu'un diseur de charades, un poseur d'énigmes, telle celle des « femmes adultères de Bagdad ».

Dans l'*Enchanteur* (Denoël, 1984) de René Barjavel, Merlin apparaît encore sous de multiples apparences. On le retrouve en cerf d'abord, en *cerf blanc* – la blancheur étant un signe de l'Autre Monde – qui observe ravi le bain de Viviane, forme de cerf qu'il aimait affubler quand il fréquentait la forêt (nrf, 1988, rééd. F° n°1841, p. 11). Puis, auprès d'un cèdre bleu, il lui apparaîtra en *jeune prince blond*, afin de l'étonner et de l'émerveiller (29).

On le retrouve aussi virtuellement en *oiseau*, assis dans son pommier, dans ce château d'arbres qu'on appelle l'esplumoir et qui fut son refuge lorsqu'enfant, le harcelait son père Diable avide de le récupérer (67).

Et, lors de sa grande bataille contre Lui, c'est sous forme de *vieil homme* barbu que l'enfant se transporta pour n'effrayer personne en forêt de Brocéliande où on le vit de loin, sale, loqueteux, hurlant, frappant les arbres et sautant jusqu'aux cimes (48). Plongé alors dans une folie que ne pouvait guérir la fontaine de Baranton, enfoncé et fondu, confondu dans la chair des forêts, il avait failli alors ne plus retrouver son apparence humaine, celle de l'enfant aux boucles folles et aux yeux neufs (67-9).

Plus tard, un jour encore il surgit devant la chevauchée d'Arthur sous forme de *chevalier rouge*, au haubert rouge, au heaume à rouges plumes ; ganté d'une main de fer rouge, monté sur une rouge monture, et qui fonce sur Arthur et le frappe et l'écrase d'une force de foudre. Il désirait ainsi mieux convaincre la

conscience du roi de la faute commise pour avoir la nuit précédente partagé le lit de sa demi-sœur la reine d'Orcanie (74-9).

Arthur avec sa reine le reverra encore, lors d'une Noël, après le défi du roi Rion des Îles qui réclamait sa barbe pour frange à son manteau. Merlin apparaît cette fois sous forme de *bel homme blond*, jeune, aveugle, en robe de soie blanche, avec une couronne d'or et une harpe d'argent. Et ce jour de Noël est justement choisi pour évoquer au Roi la grande quête du Graal qui fait l'objet de son premier souci (119).

Ainsi aura-t-on vu Merlin tour à tour enfant blond ou vieillard fripé, chevalier rouge ou magicien vert, voire cerf blanc ou prince blond auprès d'un cèdre bleu. Mais si multiples soient-elles, ces métamorphoses ne revêtent plus aucune valeur initiatique. Si ailleurs l'œuvre de Barjavel préserve encore, ou retrouve, une certaine saveur légendaire, ici il fait plutôt, hélas ! exception.

Dans l'ensemble la littérature française, trop rationnelle, n'a pas saisi la valeur mythique, rituelle, que revêtaient ces métamorphoses. Elle a préféré n'y voir qu'un prétexte à péripéties amusantes. L'ascendant du grand Mage se réduit ainsi à l'allure d'un bateleur de foire, de « magicien » de music-hall. Et sans doute subissons-nous tous, peu ou prou, fût-ce à notre insu, l'effet contagieux de ces images déformées du grand Mage de Bretagne.

Dans cette ligne où Merlin semble se parodier lui-même, on pourrait citer encore le dessin animé de Wolfgang Reitherman, *Merlin l'Enchanteur* (1963) où, par une sorte de jeu puéril, Merlin transforme son jeune « moustique » Arthur successivement en poisson, en moineau, en écureuil. Chez T.H. White, sa source, ces transformations gardaient encore une valeur initiatique.

2. *La Métamorphose d'Uther.* – Mais s'il est capable d'ainsi faire voir le Faux – aux autres ! –, c'est souvent aussi pour mieux atteindre le Bien. Et s'il peut ainsi si aisément se transformer lui-même, il ne lui sera guère plus difficile d'au besoin métamorphoser les autres. On le voit notamment dans la Courtise d'Ygerne.

L'*Historia Regum* de Geoffroy de Monmouth est la première œuvre écrite à raconter comment fut conçu Arthur. Tombé follement amoureux d'Ingerne, épouse de Gorlois duc de Cornouailles, le roi Uther l'assiégeait de dons. Irrité du manège Gorlois quitta la cour sans demander congé. Il enferma Ingerne au fort de Tintagel. Lui-même se réfugia à Dimilioc. Le roi le somma de revenir. Outragé du refus, Uther vint ravager ses terres. Des philtres de Merlin conférèrent au roi la forme du

mari, à son confident Ulfin Ridcaradoc celle de Jordan serviteur du duc, lui-même Merlin se changea en Brithael. Ruse grâce à laquelle, venus tous trois à Tintagel, le roi assouvit son désir et posséda Ingerne persuadée de se donner à son époux. « C'est cette nuit-là que fut conçu Arthur ». La même nuit Gorlois périt dans une sortie inconsidérée. Ingerne libérée, Uther l'épousa. Ils eurent encore une fille : Anna (§ 137-9, pp. 194-9), que plus tard les auteurs nommeront Morgane.

– Sans doute Geoffroy transposait-il là une vieille tradition mythique indo-européenne qu'on retrouve en Grèce avec *Amphitryon*[3].

L'épisode obtint du succès : Wace dans son *Roman de Brut* (*La Geste d'Arthur*, 10/18, pp. 29-43), Robert de Boron dans son *Merlin* (10/18, pp. 162-79 ; GF §§ 52-66, pp. 122-40) reprirent l'anecdote, en l'agrémentant de détails nouveaux.

Le *Lancelot-Graal* expédiera même l'événement en deux lignes comme d'un fait bien connu : « le duc de Tintagel fut tué par la trahison d'Uter-Pendragon et de Merlin, à cause d'Egerne la duchesse, que Uter-Pendragon aimait » (*Lancelot du Lac*, t. I, pp. 94-95). Et Arthur fut conçu « du vivant du duc grâce à la trahison ourdie par Merlin » (t. IV, p. 300-1). – Pourquoi ces précisions : « trahison » et « du vivant du duc » ? – Pour mieux diaboliser évidemment l'art magique de Merlin !

Il va sans dire que cette procréation peu « catholique » du grand Héros national ne laissera pas d'embarrasser bientôt les remanieurs chrétiens.

Si le *Morte Darthur* (1485) de Thomas Malory ne refuse pas la substitution magique des héros d'Angleterre en sosies de ceux de Cornouailles, toutefois il affaiblit la « faute » en précisant que le

3 — La situation permet évidemment, en soi, d'être transposée dans un tout autre genre : celui du vaudeville. Et Edmond Faral s'y trompe, qui insiste lourdement sur cette affinité, bien que telle ne soit nullement la tonalité des textes originaux : « histoire d'un goût douteux, dit-il, (où) l'épopée a tourné en vaudeville (et) en farce (au) ton presque bouffon (de) libertinage cynique », et où Merlin s'abaisserait au rôle « de sorcier vulgaire (et) d'entremetteur » (*La Légende arthurienne*, Champion, t. II, pp. 254-5). Rien de moins !

– Mais où voit-il cela dans le texte même ?

Un écho, vraiment vaudevillesque lui, s'en rencontre de nos jours dans *Victor de la Brigade moderne* (1933) de Maurice Leblanc. Rentrant dans sa banlieue en un état second dû au « philtre » de nombreuses libations faites à Paris, Gustave Géraume pénètre par erreur dans son ancienne maison – dont il avait gardé la clé –, comme il y rentra des centaines de fois, entre dans sa chambre et dans le lit de Gabrielle d'Autrey, – dont le mari est justement absent. Et elle répond à sa tendresse, persuadée de se donner à un mari amoureux. Ce qui apporte au mari un surprenant alibi pour le meurtre commis cette nuit-là (*Arsène Lupin*, Laffont, « Bouquins », t. III, pp. 814-5).

Et ce tour du Destin fera rire autour d'eux les auditeurs de l'aventure.

duc de Tintagel succomba lors d'une sortie trois heures *avant* qu'Uther ne possédât Ygerne. Précieux décalage horaire grâce auquel celle-ci n'était donc plus l'« épouse » de Gorlois, mais sa « veuve » ! Nuance qui efface au moins l'adultère...

Cela ne paraîtra pas encore suffisant. Au XIX^e^ siècle, dans ses *Idylles du Roi* (1859) Alfred Tennyson éludera purement et simplement cette péripétie jugée gênante par le puritanisme rigide de l'Âge victorien : « D'où vient Arthur ? – Eh bien ! on ne sait... De la mer ! La nuit !... » – Escamotage commode !

Et Hersart de la Villermarqué dans son *Myrdhin ou l'Enchanteur Merlin* (1863) préférera dénoncer dans l'anecdote une basse calomnie des Bretons d'Armorique... – C'est le front du refus...

Marion Zimmer Bradley dans ses *Brumes d'Avalon* (1982) va déplacer le phénomène magique, en en faisant non plus une métamorphose objective, réelle, des acteurs de l'aventure, mais une illusion toute subjective des spectateurs : « tout le monde crut voir Gorlois là où était Uther ». Toutefois, même pour atteindre à pareille illusion optique, il fallait que les enchantements de Merlin n'y fussent « certainement pas étrangers » (p. 99). – Si bien que Merlin fait voir ce qui n'est pas. Ce n'est plus lui qui trompe les autres ; ce sont les autres qui se trompent eux-mêmes. Et même qui veulent se tromper.

Mais, en même temps qu'elle convertit ainsi le sens de l'illusion, en même temps, madame Bradley, par un trait de génie, renverse aussi l'ordre des épousailles. Car si Uther et Ygerne se sentent ainsi invinciblement attirés l'un vers l'autre, c'est parce que déjà ils se sont aimés dans une vie antérieure, amour qu'avaient sanctifié les rites de l'antique religion.

## III. Le Procès de Merlin

« Imposture » supposée aux yeux de la nouvelle conception chrétienne, cette péripétie magique avait sans doute paru nécessaire, a-t-on dit, aux premiers concepteurs du récit pour conformer la naissance d'Arthur, le grand Héros national, au type traditionnel de naissance extraordinaire attribuée aux héros mythiques. Certes. Mais il y a bien davantage que cela.

On a beaucoup glosé sur la supercherie dont est victime Ygerne, victime d'ailleurs sans rancune[4] ; et cet épisode, assuré-

4 — Claude Lachet a dressé un utile panorama de tout ce qui avait été écrit sur Merlin en l'année 2001 où ce personnage-clé figurait au programme de l'agrégation : « Merlin dans tous ses états », Bruxelles, in : *Moyen Âge*, n°107, pp. 33-36.

ment peu moral, fera plus tard hurler les esprits puritains. Aujourd'hui on se demanderait si la fin, même bonne, justifie les moyens discutables... Mais pareil scrupule tout moderne ne hantait point la mentalité magique des Bardes de l'époque druidique, attachés avant tout à l'efficacité pratique dans les faits.

Car ces ruses de Merlin procèdent-elles bien d'une volonté maligne ? Nullement. En même temps qu'il poursuit une fin en elle-même louable (la conception d'Arthur ; la confiance d'Uther), il utilise au besoin, s'il le faut, les armes ambivalentes dont dispose son art.

Sous cet aspect, Merlin apparaît un peu comme un frère celtique de l'Ulysse aux mille ruses. Or jamais ces ruses n'ont affecté la sympathie que les Grecs vouaient au héros homérique. Bien au contraire ! Pour le Primitif, – et le Grec d'Homère en est un, comme le Merlin du Celte, – la ruse n'est point ni faute ni faiblesse. C'est une force voilée à laquelle certains élus des dieux ont le don de pouvoir recourir, manifestant ainsi leur transcendance. Ce n'est point là du « faux » ; c'est de l'utile, c'est de l'efficace.

Car, remarquons-le, ce « faux », n'est qu'un faux provisoire. En prenant la place du duc de Tintagel, Merlin efface littéralement celui-ci, le supplante, l'escamote dirait-on. Le « faux » provisoire s'est transformé en authentiquement vrai.

Merlin est un magicien, un mage. Or, qu'est-ce que la Magie ? Par définition c'est l'art de changer la réalité des choses. Autrement dit, de substituer à une ancienne Vérité, qu'elle annule, une Vérité nouvelle qui la remplace. Entré magiquement dans la peau même du duc Gorlois, le roi Uther n'est pas, n'est plus le second mari d'ingerne : il devient à la fois *et* son premier *et* son second mari, le *seul* mari d'Ingerne.

Un peu comiquement, les remanieurs tardifs se sont posés gravement la question : est-ce *avant* ou *après* la métamorphose d'Uther que Gorlois périt dans une embuscade ? Ils n'ont plus compris que ce n'était ni avant ni après : ce dernier meurt et disparaît *au moment même* où Uther acquiert son apparence, où il usurpe sa personnalité, où il lui vole son être, se substitue à lui. Bref où il devient Lui : *non equidem interfectus sum, sed, ut vides, vivo* « je ne suis pas mort, mais vivant ». – Et Ingerne ne s'y trompe pas qui l'épouse sans problème, liés qu'ils sont par « une grande passion », *non minimo amore legati* (Geoffroy de Monmouth, *Historia Regum Britanniae*, § 138)[5].

5 — Voir la précieuse contribution de Laurence Mathey-Malle : « Le Roi Arthur chez Geoffroy de Monmouth et Wace. La Naissance du héros », in : *Arturus Rex, Acta Conventus*

Les premiers concepteurs de la légende s'adressaient à un public encore rodé, rompu à saisir au quart de mot – et c'est un charme – cette concomitance, évidente pour eux et pour tous. Jamais ils ne supposèrent qu'un jour des esprits, opacifiés par des siècles de rationalisme sec, auraient à ce point perdu le sens de ces liens magiques pour qu'il eût fallu insister lourdement sur cette correspondance manifeste.

D'ailleurs on la rencontre ailleurs. Ainsi au siècle suivant, Wolfram von Eschenbach garde encore le sens de cette liaison magique. Car Herzéloïde sent son fils Parzivâl remuer en son sein *au moment même* où meurt son mari Gahmuret, si bien que « je suis à la fois sa mère et son épouse », dit-elle (§ 109), Parzivâl étant son mari même réincarné. Telle est toujours la vertu du comparatisme : il permet d'élucider un texte allusif par un autre plus explicite.

*Les textes doivent se comprendre par la mentalité de leur temps, non par celle du nôtre.*

Non, certes, que nous voulions « absoudre » Merlin au point de vue de notre morale moderne, loin de là ! Nous disons simplement d'éviter l'erreur d'optique où l'on juge des conceptions d'un Âge selon les critères d'un autre, où l'on applique à des sociétés anciennes la grille morale d'une mentalité nouvelle. Fatales sont alors les incompréhensions. Les faits se jugent d'après l'esprit de leur temps, sans vouloir rétrospectivement baptiser – ni damner – Ulysse ni Merlin par une sorte de délocalisation judiciaire. Qui veut les juger doit respecter en droit deux principes fondamentaux (oui risquons le pléonasme) : la non-rétroactivité des lois d'une part, et d'autre part : « Nul ne peut être soustrait à son juge naturel ».

Bref, si Merlin peut faire voir ce que nous, aujourd'hui, nous appelons le faux, pour les esprits de son temps ce n'était point là du faux, mais de l'utile, mais de l'efficace, un « faux » provisoire qui avait la vertu de devenir lui-même le vrai.

Robert BAUDRY
*Professeur émérite,*
*Université du Congo/Katanga*

*Lovaniensis* 1987, Leuven University Press, 1991, pp. 222-229, où l'auteur, plutôt qu'à des sources antiques ou bibliques antérieurement proposées, conclut à une origine mythique de la légende perpétuée par le folklore. – On est loin de l'incompréhension de Faral !...